

## Prologue

Lucie est allongée sur sa chaise longue et regarde ses albums photos. C'est chaque fois un plaisir et elle ne s'en prive pas. Et moi je suis près d'elle et je sais qu'elle va encore et encore me parler de son enfance, de sa mère etc. mais cette fois les choses sont claires : j'ai décidé d'écrire ce qu'elle va me raconter. Oh ! je ne suis pas une romancière mais ma foi, je ne me débrouille pas mal. Alors autant que cette histoire qui n'est quand même pas celle de toutes les femmes serve à tant d'autres qui n'ont pas eu de jeunesse heureuse.

J'écris comme je parle, très simplement et si les lecteurs pensent que je ne suis pas une « auteure » ils ont raison. Cela dit, ce n'est pas parce que l'on n'a pas appris la musique que l'on n'aime pas le piano. L'écriture est un art que j'aime même si je ne le pratique qu'en amateur.

Donc je suis avec Lucie, dans son jardin très fleuri, qu'elle adore sur une chaise longue et elle me raconte une fois encore.

Elle sait que je prends des notes, mais qu'importe, elle va vite se laisser emporter par ses souvenirs et je ne serais plus que l'exécutante.

Tout en fouillant dans cette « boîte à souvenirs » elle fait toujours le même constat : elle n'a pratiquement pas de photos d'elle, bébé ou enfant.

Il doit y en avoir deux ou trois, la montrant avec toute une famille de cousins, cousines, parisiens, en vacances chez sa tante, elle a environ cinq ans.

Elle ne respire pas la joie de vivre sur ces morceaux de papier jaunis, témoins, s'il lui en fallait, de son enfance. Son petit visage est fermé et il n'y a pas l'ombre d'un sourire au coin de ses jolis yeux bleus.

Justement, en regardant cette gosse, toute maigre, toute chétive, à côté d'une de ses cousines bien rondes et bien épanouies, Lucie s'est, pour l'énième fois, répété qu'il fallait qu'elle se penche sérieusement sur son passé et comprenne enfin, pourquoi elle ne souriait presque jamais lorsqu'elle avait cinq ans !

Et puis, elle a réussi à se convaincre qu'elle n'était pas la seule dans ce cas : Combien d'enfants, de par le monde, encore aujourd'hui, cinquante ans plus tard, se posent les mêmes questions qu'elle continue à se poser ? Pourquoi n'avons-nous pas tous une famille normale avec un papa et une maman ? Et si Lucie essayait de nous faire partager ses angoisses et ses peurs ? Peut-être cela exorciserait le mal-être qu'elle ressent encore aujourd'hui et qu'elle a toujours ressenti depuis son enfance.

Je suis là pour l'aider car parfois se souvenir est une bonne thérapie et si quelqu'un entend, c'est peut-être encore plus bénéfique. Du moins l'espérons-nous, Lucie et moi et c'est pour cela que nous nous sommes associées pour ce difficile retour en arrière.

## Chapitre un

— *Tata, qu'est-ce qu'elle fait Maman à cette heure-ci ?*

Quelle angoisse derrière cette phrase, quelle tristesse, mais aussi quel espoir !

Pourquoi cette gamine de cinq ans, blonde, tellement blonde que ses cheveux sont blancs dans le reflet du soleil, pose-t-elle sans arrêt cette question ?

Lucie est encore une enfant. Elle porte une robe – tablier rose avec un gros nœud derrière le dos, comme toutes les petites filles de son âge. Elle sautille et s'amuse dans une grande cour de ferme.

C'est là qu'elle habite. Elle s'y sent bien dans cette cour où vivent avec et parmi les habitants de cette ferme, les oies, les canards, les poules, les chats... Mais... *Que fait Maman à cette heure-ci ?*

Ses parents sont à Paris. Les circonstances ont séparé leur couple ; nous sommes en mil neuf cent quarante sept, juste après une guerre qui a détruit et sali tellement de familles.

Son père, Lucien, a fait son service militaire en Allemagne, en S.T.O. (service de travail obligatoire) et sa mère a travaillé en usine : il fallait bien remplacer les jeunes gens partis en Allemagne ! Beaucoup de femmes ont remplacé leurs maris, leurs fils dans des grandes entreprises, surtout dans la métallurgie et l'automobile.

Suzanne, sa mère est une jeune femme très brune, les cheveux relevés et retenus par des peignes. Elle porte de jolies robes froncées à la taille et aux épaulettes, fluides sur les mollets qui étaient la mode à cette époque. Souvent, une grande ceinture très large et élastique lui maintient la taille qu'elle a très fine. Son visage respire la jeunesse et l'appel à la vie. Petite, mince et enjouée, elle a des yeux très bleus, si bleus qu'ils semblent délavés. C'est une jolie femme, presque encore une adolescente dépassée par les événements, et qui surtout veut essayer de survivre normalement à cette peur que beaucoup de parisiens éprouvent, entre autres lors des bombardements et des descentes dans les caves, mais aussi dans la recherche de victuailles essentielles pour nourrir leur famille. Lucie travaille, rit et ce qui se passe autour d'elle ne l'atteint pas : elle veut vivre et rire... Elle estime en avoir le droit, elle est tellement jeune.

De nationalité canadienne, Suzanne risquait fort avec la guerre, d'être obligée de repartir dans son pays d'origine où elle n'avait fait que naître lors d'un voyage de ses parents. La solution était le mariage avec un français afin d'en prendre la nationalité. C'est ce qui se passa. Elle se maria à seize ans avec un homme de vingt deux ans, guère plus mature qu'elle, et se retrouva tout de suite enceinte d'un garçon qui mourut à la naissance. L'an suivant, il y eut Lucie : la jeune mère n'avait pas tout à fait dix-huit ans.

Le père, Lucien, un grand jeune homme blond et très mince, travaille en usine quand il doit partir effectuer son service militaire mais c'est la guerre et il part directement pour l'Allemagne en STO.

Lucie, dès sa naissance est confiée à des nourrices, en banlieue ou dans Paris. La dernière habitait la même cour que ses parents mais, elle ne la garda pas longtemps.

Alors, la gamine qui doit avoir environ trois quatre ans, se retrouve souvent seule dans l'appartement vétuste de ses parents dans le treizième arrondissement. Il s'agit d'une seule pièce avec un coin – cuisine et les commodités sont dehors. Heureusement ce logement est au rez-de-chaussée, dans une grande cour pavée comme il en existe encore dans le vieux Paris et on y accède par une porte cochère.

C'est quand, n'ayant plus de nourrices, sa mère la reprend avec elle que le drame commence.

Suzanne qui part en usine tous les matins, la laisse seule, et bien évidemment Lucie crie et pleure souvent. Des voisins « charitables », lassés de l'entendre, au lieu d'en parler à Suzanne ou, ce qui aurait encore été beaucoup mieux pour tout le monde, envisager de se relayer pour la garder, n'ont eu qu'une idée : appeler la Police.

Celle-ci, naturellement, se déplaçant et constatant qu'effectivement personne ne venait dans la journée prendre des nouvelles de l'enfant, décida de l'emmener sur-le-champ au commissariat du quartier.

Puis de là, ils la transportèrent à la DDASS, autrefois tristement nommée l'Assistance publique.

Pendant ce temps, ses parents informés, cela elle ne saura jamais comment, essaient de la récupérer, son père surtout. Il lui faudra deux jours pour la sortir de là. Les quarante huit heures ont été évitées de justesse, sinon Lucie restait jusqu'à sa majorité à la DDASS : rappelons que la majorité était à vingt et un ans à cette époque.

Cette période est un peu floue dans sa mémoire, mais elle n'avait que quatre ans. Par contre, elle se souvient encore aujourd'hui avoir été malade pendant ce court séjour, et isolée dans une petite chambre cloisonnée en verre où quelqu'un essayait de lui faire boire une tisane. Les

souvenirs des enfants sont assez fantastiques car personne ne lui a raconté cette anecdote, c'est elle qui s'en est souvenue. Les mauvais souvenirs s'incrustent dans la tête d'une enfant même très jeunes et ne les quittent jamais.

Une fois sortie de cet établissement, tout n'était pas réglé pour autant, loin de là ! Mais ce qu'elle en a su, elle me l'a raconté plus tard.

Il aurait été décidé que ni son père ni sa mère n'étant en mesure de l'élever correctement, on voulait bien la « relâcher » mais à condition qu'elle ne vive ni avec l'un, ni avec l'autre : le père, parce qu'il n'avait pas trouvé encore de travail à son retour d'Allemagne, et sa mère, elle, parce qu'elle travaillait toute la journée et n'était donc pas disponible pour s'occuper correctement de l'enfant, elle l'avait prouvé.

De plus leur couple n'était pas au zénith, ils étaient très jeunes et leurs retrouvailles n'avaient pas été ce qu'ils espéraient l'un et l'autre : on dit même que sa mère se serait « amusée » en l'absence de son père ? Mais les gens disent parfois tellement de choses par méchanceté ou simplement par bêtise !

Il n'en restait pas moins vrai qu'il fallait qu'ils trouvent tous les deux une solution pour que la grande Administration ne garde pas Lucie dans ses murs jusqu'à sa majorité.

D'ailleurs elle se demande souvent, et aurait aimé connaître, celui ou ceux qui ont eu l'audace de penser qu'elle serait mieux séparée de ses deux parents ! De quel droit ? Puisqu'à sa connaissance il n'y eut ni procès, ni conseil de famille ; Son père, enrôlé d'office dans une guerre qu'il n'avait pas souhaitée ne méritait-il pas à son retour un regard un peu plus humain sur l'avenir de sa gamine ? Que de questions sans réponse !

Il fut donc décidé (par qui ?) qu'elle irait provisoirement habiter chez une tante de son père, une sœur de sa grand-mère qui demeurait à la campagne, dans un petit village de la Somme. Elle s'appelait Estelle, était veuve et vivait seule avec son fils unique René, âgé alors de dix – sept ans.

C'est donc ainsi, que petite écorchée vive, Lucie débarqua à la campagne avec des gens pratiquement inconnus, qu'elle n'avait dû rencontrer qu'une fois dans sa petite vie.

Naturellement, elle n'en mena pas large, mais elle avait été tellement malheureuse, elle avait tellement eu peur pendant son séjour à la DDASS, avait aussi été tellement malade et pleuré en appelant sa mère, que cette femme, avec son foulard noué derrière la nuque pour se protéger du soleil mais aussi du froid et de la poussière, avec sa blouse en tissu foncé avec de toutes petites fleurs, cette femme, devenait son sauveur !

Estelle était née dans ce village, parlait le patois picard et quand on lui demanda si elle acceptait de s'occuper de cette petite fille, elle répondit immédiatement qu'elle était d'accord. Malgré tous les soucis qu'elle avait déjà, avec le peu d'argent qu'elle gagnait en trimant chez des fermiers du village, Estelle avait accepté sans hésiter de la garder.

Et cela, Lucie ne l'oubliera jamais car grâce à sa bonté, elle lui avait évité le pire : un séjour de dix-sept ans dans un établissement qui, rappelons-le, à l'époque n'avait pas bonne réputation.

La « vraie » maison d'Estelle avait été bombardée pendant la guerre, deux années plus tôt et son père âgé de plus de quatre-vingts ans avait été tué « par erreur » par les Allemands qui recherchaient un fugitif. Ils ont aperçu ce vieux monsieur dans son jardin : ils ont tiré.

N'ayant plus de toit, elle et son fils avaient été provisoirement logés dans la cour de la ferme où elle travaillait, dans une petite maisonnette. Ce n'était pas le luxe, mais il y avait un poêle pour se chauffer et un toit.

A part ces deux petites pièces, il n'y avait là non plus aucun confort, sinon un tas de fumier au milieu de la cour où ils allaient faire leurs besoins.

Mais pour Lucie, la petite parisienne, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Elle découvrait les animaux de la ferme, sympathisait même avec un prisonnier allemand qui avait dans son pays une petite fille de son âge, et qui aurait tellement voulu repartir chez lui, victime lui aussi, de cette P... de guerre !

Elle jouait avec les chats, qui trouvaient dans la maison, une assiette de lait avec du pain brisé trempé dedans. Pour le reste, les souris étaient nombreuses, et ils devaient se débrouiller.

La maison d'Estelle ne sera reconstruite que sept années plus tard, en 1953, quand tous les comptes seront faits et que les indemnités de l'Etat auront été réparties...

Suzanne qui n'a que vingt-deux, vingt-trois ans, vient quelquefois rendre visite à Lucie. Mais très vite elle se lasse, elle est trop jeune pour assumer une gamine de cinq ans, elle a envie de s'amuser et ces responsabilités lui pèsent. Le couple s'est naturellement séparé entre temps et elle est libre.

Alors comme elle le faisait encore parfois, elle prend le train pour le village. Elle y reste deux jours comme d'habitude puis repart vers Paris en promettant bien sûr de revenir. Ces jours passés avec sa mère sont un enchantement pour Lucie. Elle a du mal à imaginer que sa mère ne

va pas rester. Elle imagine et rêve qu'elle va enfin l'emmener avec elle et qu'elles ne se quitteront plus. Les sentiments forts qu'éprouve la fillette, sont de l'adoration et un amour démesuré pour cette femme qui la cajole et l'embrasse pendant ce petit délai où elles sont ensemble.

Mais hélas, dès que le taxi emmenant sa mère s'éloigne, c'est le cœur déchiré que Lucie retenant ses larmes comme une grande, commence ce leitmotiv, dix fois par jour, le matin au réveil, l'après-midi, à n'importe quelle heure. Dès qu'Estelle rentre des champs, harassée, fourbue par les travaux saisonniers qui la fatiguent de plus en plus, elle lui pose la même question :

— *Tata. Qu'est-ce qu'elle fait Maman à cette heure-ci ?*

Estelle, avec une très grande patience et surtout se rendant compte que la petite a du chagrin, de l'angoisse, lui répond :

— A cette heure-ci, elle fait sa vaisselle... Maintenant, elle fait sa toilette... Il est tard, elle va se coucher...

Lucie rassurée, comblée, peut ainsi suivre sa mère, l'imaginer, et pendant... un quart d'heure, elle est bien, joue et rit.

Mais l'angoisse la reprend très vite, elle panique, elle a peur, elle cherche de nouveau sa tante et lui pose la même question, toujours encore et encore.

Puis un jour, une lettre de Suzanne parvient au courrier. Celle-ci annonce qu'elle arrive la semaine prochaine, qu'elle n'a pas oublié sa petite fille. Quelle bonne nouvelle pour Lucie qui est aux anges et tellement heureuse ! on ne peut plus la retenir, elle éclate de joie.

Tôt le matin du fameux jour, elle est devant le portail : elle attend le taxi et elle ne se sent plus d'impatience. Elle n'ose plus ni s'asseoir ni bouger pour ne pas salir sa petite robe à fleurs. Elle serre contre elle son nounours en son et attend.

Mais les heures passent. Elle croit comprendre mais ne veut pas y croire : c'est fini, elle ne viendra pas aujourd'hui. Sa tante lui annonce avec beaucoup de précautions mais elle ne peut rien contre le fait que Suzanne sans prévenir, ne soit pas venue.

En fait, elle ne viendra plus jamais.

Après avoir repoussé plusieurs fois ses visites sous des prétextes légers, véridiques ou pas, Suzanne, sa mère, celle qu'elle appelle MAMAN à chaque heure du jour et dans ses rêves, celle qu'elle appelle quand elle se fait mal, quand elle pleure, celle qui lui manque tant, ne viendra plus jamais la voir.

Lucie en souffrira énormément et attendra de nouveau des heures devant le portail, quand, une fois de plus, sa mère mentira en lui écrivant qu'elle arrive et qu'elle veut embrasser sa *petite fille chérie*... Ce sont ses termes... La fillette en lisant cela pleurera et prendra de nouveau un coup de poignard dans le cœur.

Suzanne ne l'abandonnera jamais légalement, c'est beaucoup plus lâche. Elle lui fera bien plus de mal en lui mentant et en la manipulant comme elle l'a fait pendant quelques années car Lucie, elle, y croyait. Elle avait confiance en elle, elle l'aimait, elle avait besoin d'elle et s'est sentie trahie, flouée, délaissée car trahison il y a eu.

Pour Suzanne pendant ce temps, tout va pour le mieux, elle n'a pas d'états d'âme : sa fille ? Mais elle s'en occupe... Elle lui a même tricoté un pull... Elle lui a même